

Les Inrockuptibles

La relecture minimaliste et fantasque du mythe du Loch Ness en campagne bretonne.

«Il m'est arrivé un drôle de truc que je voudrais vous raconter.» C'est ainsi que débute le récit accidenté de *Camping du lac*. Une panne de voiture, un arrêt imprévu dans un camping au milieu de la Bretagne et nous voilà bientôt, sans qu'on ait trop bien compris comment, propulsés au cœur d'une légende, celle d'un poisson gigantesque qui habiterait le lac avoisinant. Cette transposition du monstre du Loch Ness, qui tient à la fois de la parabole religieuse et de la légende urbaine, devient le fil narratif inattendu que l'héroïne, incarnée par la cinéaste, nourrit de ses diverses observations. Jumelles en poche, elle se promène dans le bois et enquête, regarde (une femme qui nage avec des poissons, tout en se donnant un orgasme). Autour d'elle, une mosaïque d'individus marginalisés, connectés par une forme d'entraide familiale, s'aggrave.

Une description de la vie quotidienne d'une communauté, du crooner américain jouant de l'harmonica et de la guitare à la mère de famille s'improvisant coiffeuse. Trouvant un radieux équilibre entre nonchalance, humour pince-sans-rire et grande rêverie romantique, el récit

conduit par la voix de la cinéaste est sinueux, fait de multiples détours et enchevêtrements, et finit par se déployer dans une ampleur déchirante. Car *Camping du lac* a beau avancer dans toute sa réjouissante fantaisie, il nous livre avec force le tableau des grandes peurs de notre époque. De notre civilisation moderne, il capte l'incapacité à faire corps avec la nature sans l'anéantir. À la merci du tourisme qui vient détruire ce qui existait, la bête du lac périra, sous les seaux d'eau trop tardifs des villageois•es qui espéraient sa résurrection. Ce monstre, c'est bien sûr el miroir de notre écosystème à l'agonie. Malgré cette tragédie finale, le film parvient tout de même à maintenir intact le rêve d'un autre horizon possible et nous invite à une communion, joyeuse et fantasque, avec la nature. Ludovic Béot

Camping du lac de et avec Éléonore Saintagnan, Anna Turluc'h, Jean-Benoît Ugeux (Fr., Bel., 2024, 1h10). En salle le 26 juin.



Camping du lac

Éléonore voulait voir la mer

CAMPING DU LAC commence ON THE ROAD avec la Bretagne pour Far West et une Renault compacte en guise de Ford Thunderbolt. Très vite, la petite voiture tombe en rade... Sa conductrice voulait voir la mer, mais la mécanique automobile et – ce qui revient au même – les mécanismes immémoriaux de l'art de raconter en ont décidé autrement. Et la voix off (celle d'Éléonore Saintagnan elle-même, à la fois personnage, actrice, narratrice et réalisatrice du film, véritable provocation à l'égard de toutes les catégories inculquées pour passer le bac de français) d'embrayer : « Il m'est arrivé un drôle de truc que je voudrais vous raconter. » Camping du lac se présente donc d'emblée comme un acte de foi, l'expression d'une croyance en les pouvoirs du verbe et de l'image. Le détournement des codes du road movie et du western annonce en même temps un second degré, ou du moins une modestie de bon aloi. En deux mots : le prologue du film promet toutes les merveilles du récit à qui acceptera de monter à son bord un peu brinquebalant.

Le temps que la pièce nécessaire à la réparation de la voiture arrive, Éléonore va crêcher au Camping du lac. C'est seulement lorsqu'elle en franchit le portail automatique que le titre apparaît à l'écran : ça y est, le prologue est terminé, le film peut commencer. On se souviendra peut-être d'un photographe célèbre dans l'histoire du 7e art qui, se glissant par la barrière entrouverte d'un jardin public, y prenait plusieurs clichés dont les agrandissements révèlent qu'il a été témoin d'un meurtre. Éléonore, elle, dispose d'un dispositif d'enregistrement et d'amplification sonore. La voix off se fait plus rare à mesure que, promenant son appareil autour d'elle, elle s'ouvre aux bruits

de la forêt, du lac et aux conversations des voisins. Mais plus qu'un portrait du cinéaste en voyeur (ou plutôt : en auditeur), le film est une ode au cinéma comme processus poétique d'amplification et de transfiguration du réel. Chaque son inspire au film un nouvel épisode : ici une variation médiévale à la Rohmer autour du saint local, là une incursion à la Depardon dans le quotidien des habitants des mobile homes, là encore une improvisation à la Weerasethakul (l'érotisme et l'humour en plus) sur l'accouplement d'une femme avec le mystérieux poisson du lac.

Si les habitants du camping interprètent plus ou moins leur propre rôle (à l'image d'un musicien folk aux allures de cow-boy exilé dans ce camping breton, à qui Rosemary Standley, qui est sa vraie fille mais aussi la vraie chanteuse du vrai groupe Moriarty, vient rendre visite), ils prennent visiblement plaisir à jouer devant la caméra et les micros. À ce plaisir répond celui de la réalisatrice à bricoler, greffer, agréger, comme si elle retrouvait ses réflexes d'artiste plasticienne. En résulte un premier long métrage hybride, à mi-chemin entre le documentaire et la fiction, voire l'affabulation, que le film glorifie. Car Camping du lac est bel et bien une fable – écologique, métaphysique et poétique. Remarqué dans de nombreux festivals (Locarno, San Sebastian, Festival du film de femmes à Créteil...), il laisse espérer qu'une nouvelle voix féminine s'installe dans le paysage du documentaire français.

Louise Dumas

TROISCOULEURS

« Camping du lac » d'Éléonore Saintagnan : une échappée celtique

[CRITIQUE] Repéré au festival de Locarno l'été dernier, « Camping du lac » nous immerge dans un petit bout de Bretagne avec le goût des légendes celtiques. Le vrai et le faux se croisent pour donner à ce docu-fiction, qui mêle des autochtones et des acteurs professionnels, un air de vacances.

Qu'est-ce qui relie le prêtre, le chanteur de country solitaire, le tatoueur féru de belles mécaniques et sa famille, que l'on croise dans Camping du lac, premier long métrage d'Éléonore Saintagnan ? Le lieu de vacances qu'ils habitent tous à l'année. Leur croyance, aussi, qu'un mystérieux poisson géant peuple les eaux du lac qui baigne les allées ombragées des bungalows.

Bizarrement, cette étrange créature du lac noir ne suscite aucune atmosphère fantastique ou effroyable, mais témoigne simplement de la survivance dans le lieu des anciennes légendes bretonnes imprégnées

de catholicisme. La réalisatrice joue son propre rôle, celui d'une jeune femme solitaire de passage au milieu de la population sédentaire du camping, qui met sa méthode documentaire au service des histoires qu'on lui raconte.

Ces forêts profondes de Bretagne intérieure, son eau calme, ces longues routes bien droites pourraient évoquer un autre Grand Ouest, celui dont est originaire l'Américain qui chante dans sa barque l'attente désespérée de sa fille. Et, lorsque surgissent les deux créatures invisibles, le temps se suspend, comme dans l'émouvant duo de la chanteuse Rosemary Standley, qui vient joindre sa voix à celle de son véritable père.

Camping du lac d'Éléonore Saintagnan, Norte (1 h 10), sortie le 26 juin



Sofilm

« Camping du lac » d'Éléonore Saintagnan

Héroïne d'un road trip breton écourté (la faute au joint de culasse), Éléonore doit laisser sa Modus en réparation et atterrit au camping du lac. Se remémorant l'attraction enfantine qu'exercent sur elle les campings et leurs résidents, elle s'improvise alors narratrice d'un conte qui s'ébauche au gré de ses sessions d'espionnage. Sous des faux airs de Travolta dans *Blow Out*, Éléonore sonde son environnement avec casque et amplificateur de sons, nous baladant d'un mobil-home à l'autre et révélant des personnages hauts en couleurs – un vieil américain et son banjo, une mère et un fils qui élèvent des volailles, un passionné de cryptozoologie... La cinéaste crée ainsi une passerelle entre documentaire et fiction, offrant notamment aux personnalités locales la possibilité de jouer leur propre rôle (avec quelques superpouvoirs ajoutés). C'est ce subtil dosage qui donne à ces portraits bigarrés toute leur saveur, révélant des personnes qui souffrent d'une certaine solitude mais qui parviennent à faire famille en habitant le camping à l'année. Les joyeux lurons s'invitent ainsi à déjeuner, partagent leurs cueillettes et leurs croyances. Les pêcheurs, quant à eux, espèrent un jour trouver au bout de leur canne la bête énorme qui vit soi-disant dans les profondeurs du lac. Cette légende, construite pour le film, est alimentée par une autre, bretonne et bien réelle : celle de saint Corentin et de son poisson miraculeux. Lors d'une séquence dans une cathédrale, tandis que le prêtre (un vrai !) raconte ladite légende, l'attention d'Éléonore se déporte sur les vitraux colorés et nous propulse dans les contrées rupestres de son imaginaire. Puisant dans les décors naturels du coin, la cinéaste

ouvre un nouvel espace fictionnel atemporel dans lequel le comédien qui jouait le sacristain incarne désormais le saint Corentin fantasmé.

EXPÉRIMENTATIONS PLASTIQUES ET LEURRES ARTISANAUX

Le film se déplace ainsi par glissements et strates de fictions, non sans humour, entre la fable socio-fantastique et écologique ; les nappes d'orgue et les mélopées cristallines venant injecter du merveilleux jusque dans les spasmes d'un poisson géant frétilant dans de la gadoue... Point d'effet spéciaux ici, mais bien une vraie sculpture-marionnette qui a elle-même été l'œuvre phare d'une exposition d'art contemporain l'automne dernier. Davantage que des prétextes, les incartades fantastiques sont en effet des aubaines pour Saintagnan qui raffole d'expérimentations plastiques et de leurres artisanaux. Dans cette idée, rien de tel qu'une voix off qui s'amuse à être dupe de sa propre naïveté pour raconter des cracks au spectateur. Dans une sorte de suspension consentie d'incrédulité poussée à l'extrême, on a très envie de croire à cette abracadabresque histoire d'intervention militaire et d'explosifs en plein lac, quand il ne s'agit en réalité que de reflets et de visages de touristes subjugués par le feu d'artifice du 14 juillet. On pense à Brac, Viel, Peretjatko... Le premier long-métrage de Saintagnan offre la promesse d'un cinéma français qui n'a pas fini de renouveler son art de conter le burlesque, plus que jamais attentif à la construction de son propre écosystème.

Julie Mengelle

Le Monde

Une petite communauté bretonne, son lac et sa bête mystérieuse

Le premier long-métrage d'Éléonore Saintagnan, primé à Locarno en 2023, brouille les pistes en naviguant du réel à l'imaginaire

Magicienne du réel, on ne trouve pas mieux pour qualifier le travail d'Éléonore Saintagnan, cinéaste et plasticienne née en 1979. À partir du décor naturel d'un camping breton, surplombant le lac de Guerlédan (Centre Bretagne), *Camping du lac* construit par petites touches un nouveau monde qui n'est pas tout à fait réel, mais pas non plus hors de portée. Il suffit d'y croire, et les choix esthétiques de la réalisatrice s'y emploient : sa voix off nous entraîne sur le terrain de la confiance, les surimpressions d'images brouillent les pistes et le montage son transforme une danse traditionnelle en rite électro, électrisant.

Où sommes-nous ? Dans le cinéma mêlant l'extra et l'ordinaire, utilisant la métaphore du plan d'eau artificiel pour faire miroiter deux histoires : l'une émergée, en compagnie d'une petite communauté d'habitants qui vit à l'année dans les mobile homes ; l'autre nichée dans les profondeurs, avec la présence supposée d'une bête énorme, sorte de loch Ness breton, que tout le monde guette, redoute et vénère.

Liens de voisinage

Une jeune femme, Éléonore (Éléonore Saintagnan), roule «vers l'ouest» sur une petite route bretonne, lorsque sa voiture tombe en panne. Et hop, chez le garagiste qui va devoir attendre quelques jours avant de recevoir la pièce de rechange. Et hop, direction le camping, dont les gens du coin croient savoir que l'une des cabanes est libre. L'étonnante Éléonore s'y installe provisoirement, explore le site avec un amplificateur de sons.

Elle fait connaissance avec une poignée d'habitants, des personnages réels ou inventés dont on dirait qu'ils vivent à la marge. Sauf qu'ici les liens de voisinage sont placés au centre : il y a ce trentenaire passionné de voitures à qui l'on rend visite pour des séances de tatouages ; cette dame qui, tous les jours, appelle le petit d'en face pour le goûter ; ce vieil Américain originaire de l'Ohio (le musicien Wayne Standley), accroché à sa guitare folk et au souvenir de sa fille (l'artiste Rosemary Standley, fille de Wayne), qui depuis sa véranda chante son blues et fait office de radio locale ; cette mère (Anna Turluc'h) élevant seule son enfant, entourée de quelques poules

qui rempliront la marmite.

Et au milieu de bouillon, quelques pincées de fiction. L'énorme bête que les pêcheurs rêvent de capturer aurait pour ancêtre le poisson (et compagnon) de saint Corentin, lequel fut aussi un ermite. Selon la légende, saint Corentin retrouvait tous les jours son ami dans les eaux claires d'un cours d'eau, se nourrissait d'un petit bout de sa chair, avant que l'animal ne se reconstitue miraculeusement. Jusqu'au jour où il dut s'enfuir, pour échapper à la violence des hommes.

Ce premier long-métrage entretient quelques cousinages avec des oeuvres travaillant le merveilleux : citons *Magdala* (2022) de l'ancien danseur Damien Manivel, avec la chorégraphe Elsa Wolliaston en Marie-Madeleine, perchée dans les monts d'Arrée (Finistère), ou encore *Brûler pour briller* (2023), découvert en festival, de la metteuse en scène et performeuse Patricia Allio, fable queer médiévale, portée par le chorégraphe François Chaignaud. *Camping du lac*, Prix du jury à Locarno en 2023 (dans la section Cinéastes du présent), nous aime par ses personnages qui, tout en cherchant refuge, nous renvoient leur beauté déchirante : tel Wayne Standley reclus dans une petite barque, grattant sa guitare au soleil couchant...

Clarisse Fabre



CAHIERS DU CINEMA

Camping du lac d'Éléonore Saintagnan

Arrée d'urgence par Charlotte Garson

Ouvert en voix off par son autrice et actrice comme un travelogue qui aurait tourné court (partie pour «aller voir la mer», Éléonore tombe en panne dans le centre de la Bretagne), *Camping du lac* s'éloigne assez vite de la fausse piste du journal intime pour affirmer une ambition de cinéaste : se choisir un décor aussi naturel qu'artificiel (le lac de Guerlédan, créé de toutes pièces au début du XXe siècle), y prendre racine, regretter, même, de ne pas avoir eu, enfant, ce même camping « en figurines, avec ses accessoires, mini-barbecue, pichets de vin... ». La démiurge du Playmobil se fait épauler par le (vrai) gérant du camping, dont le goût pour la déco de la dernière chance trahit une cinéphilie avouée, et voit dans un lieu a priori ingrat l'opportunité d'une scène ouverte sur l'immensité de la plus grande étendue d'eau douce de Bretagne. L'entreprise peut faire penser aux amours d'À *l'abordage* et à son camping drômois, mais elle relève d'une démarche à peu près contraire : là où Guillaume Brac utilisait le caractère éphémère des rencontres entre vacanciers et la légèreté d'une architecture qui n'est pas «en dur», Éléonore Saintagnan montre ce qu'un camping peut avoir de permanent, avec ses résidents à l'année dans des mobil-homes. Wayne, le vieil Américain au banjo qui chante dans sa barque, a le même aplomb pérenne que l'Indien en résine planté à l'entrée ; Louise, qui a éternisé ses vacances, élève son fils et des poules, et un couple âgé fait à manger pour le garçon : les rapports de voisinage ont redessiné les contours d'une famille, esquissée une économie de peu (on troque les oeufs et les coupes de cheveux) et une écologie de détail (la pêche avec des filets en matière organique recyclée).

On serait tenté de croire qu'il s'agit ici de faire le nid de la fiction brindille documentaire après brindille documentaire, mais l'entrelacs est plus composite : ainsi de Louise jouée par une figure transgenre de la radio bretonne, Anna Turluc'h, qui ne vit pas au camping mais élève en effet des volailles ; ou de l'antisystème joué par Jean-Benoît Ugeux (vu chez Kervern et Delépine ou Emmanuel Marre), calqué sur un résident qui a donné au rôle son histoire mais pas son corps. Ce qui étonne,

c'est l'ampleur rythmique avec laquelle, crescendo, les personnages et les techniques locales s'agglomèrent sans forçage à la mise en scène d'une légende, celle d'un ermite pêcheur joué par le vrai curé des lieux, qui ne déparerait pas dans *Les Onze Fioretti de saint François d'Assise*. Au fur et à mesure, le bestiaire infléchit la galerie de portraits, tire l'humain vers une animalité généralisée : au compagnon poisson de saint Corentin, qui nourrit son ami de sa propre chair bout par bout, correspond l'attente polarisante d'un monstre du loch Ness breton, qui dissout la jointure réalité-fiction dans les eaux bienfaitrices du fantasme. Bientôt, c'est la voix-off elle-même qui se corrode, ce qui rassure presque, tant sa candeur diariste des débuts pouvait agacer. Le moindre feu d'artifice touristique est déliré comme une guerre, la fable envahit l'écriture du jour, l'ethnographe s'avoue voyeuse. La petite communauté devient allégorique de celle d'une équipe de cinéma. Quand le vieil as du bluegrass voit débarquer sa fille à qui il enregistrerait des lettres-cassettes, l'ajout d'une couche supplémentaire à la musique du film en la personne de la chanteuse Rosemary Standley, en duo avec son père, finit d'aboucher l'histoire et la genèse du film. Mais il ne la clôt pas dans un contentement méta : comme Thomas Cailley, qui nous racontait (lire Cahiers n°800) comment les lieux choisis pour le tournage du *Règne Animal* avaient été détruits par des deux de forêts de grande ampleur, Éléonore Saintagnan relève le défi quasi science-fictionnel que la catastrophe écologique en cours a lancé à sa modique production. Des monts d'Arrée incendiés et des baleines échouées lors d'un été meurtrier, *Camping du lac* tire une coda gigantesque, l'enflement de son poisson-pilote, un accessoire aux dimensions miyazakiennes, jeu de main chaude entre fiction et documentaire et miracle rossellinien.